

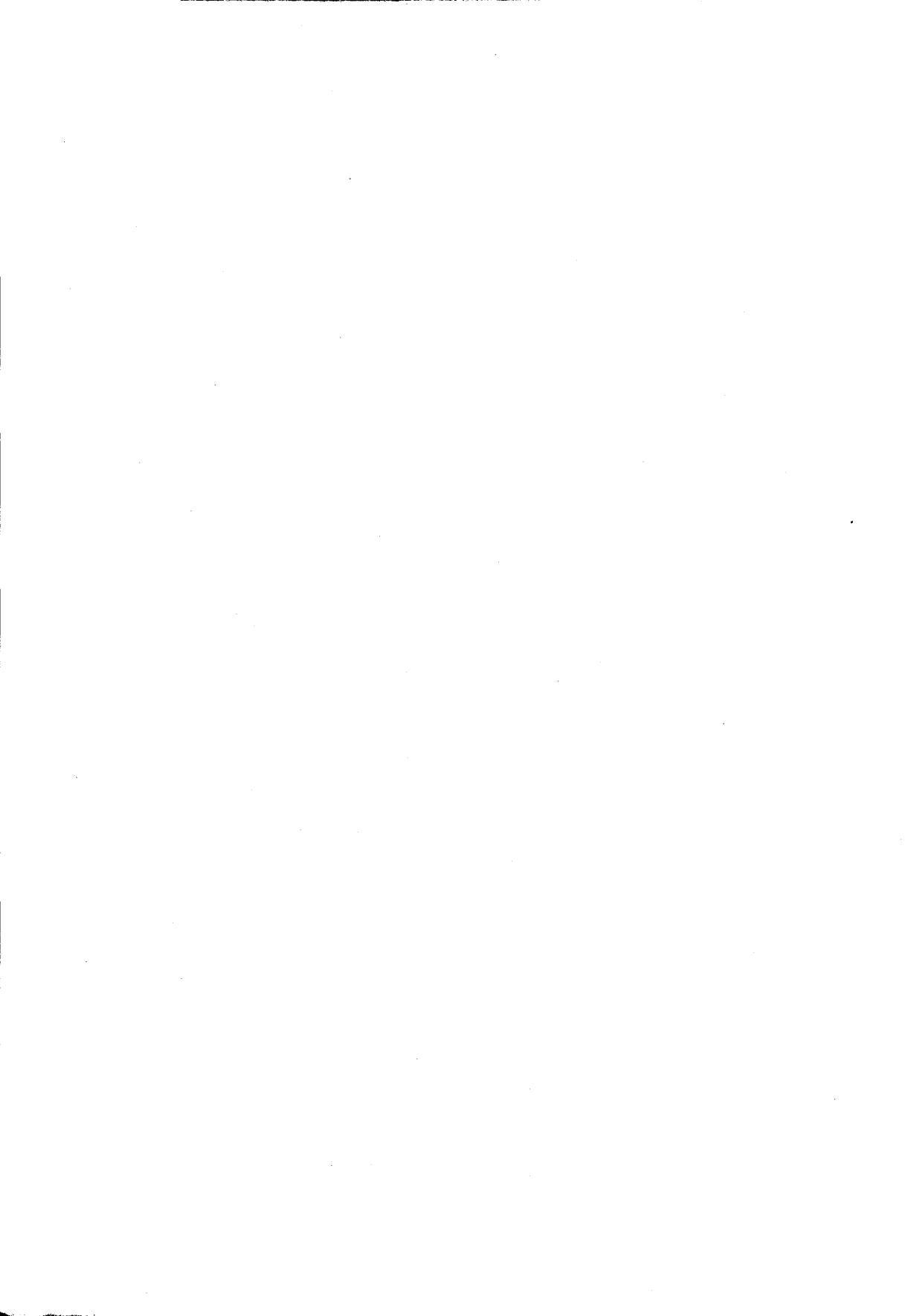
M. de Epalza

L'histoire d'Al-Andalus dans les
livres de texte de l'enseignement
secondaire

Separata de la obra **II** COLOQUIO HISPANO - TUNECINO



L'histoire d'Al-Andalus dans les
livres de texte de l'enseignement
secondaire



L'HISTOIRE D'AL-ANDALUS DANS LES LIVRES DE TEXTE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Un Colloque d'historiens n'est peut-être pas seulement une rencontre pour mettre en commun les tous derniers résultats de nos recherches historiques; c'est aussi un arrêt en chemin, pour examiner le sens de notre travail, en commun. C'est s'interroger sur le fond de nos recherches historiques et se laisser questionner —ensemble et dans un climat d'estime, d'amitié et de respect— sur les fondements même de nos travaux particuliers, comme historiens de l'histoire arabe et hispanique.

C'est ainsi que j'ai préféré vous présenter, bien modestement, une communication de réflexion, au lieu d'autres travaux d'histoire hispano-tunisienne que j'ai publiés récemment, sur 'Abdallāh al-Tarjūmān (Anselm Turmeda) (1) ou les Moriscos andalous en Tunisie (2).

En effet, l'enseignement de l'histoire au niveau des textes du secondaire est une des tâches et un des buts les plus nobles de l'historien, dans l'ensemble de la vie nationale de son pays. C'est apprendre à toute une génération de jeunes à se situer dans le monde, en leur permettant d'en lire un des aspects fondamentaux, son passé, qui est une partie fondamentale de notre réalité, individuelle et collective. L'histoire dans les livres de texte de l'enseignement est toute une introduction initiatique à la vie sociale. Lorsqu'il s'agit de notre histoire commune tuniso-hispanique, c'est toute une partie de l'initiation aux relations entre nos deux peuples qui fait l'enjeu de cet enseignement.

(1) EPALZA, M. de: *La Tuhfa, autobiografía y polémica islámica contra el Cristianismo, por 'Abdallāh al-Tarjūmān (Fray Anselmo Turmeda)*, Accademia Nazionale dei Lincei, Roma, 1971, 520 pp.

(2) EPALZA, M. de: *Moriscos y Andalusies en Túnez durante el siglo XVII*, «Al-Andalus» (Madrid), XXXIV (1969), 247-327.

Cette étude, que j'ai réalisée surtout en Syrie (3), relève aussi de la sociologie comparée et c'est dans ce sens qu'avant d'étudier la vision de l'Espagne dans les livres de texte arabes, il faut tenir compte des réalités socio-politiques et culturelles des deux pays, la Syrie et la Tunisie, de population et surface assez semblables, mais insérés dans des contextes très différents.

Pour ce qui concerne le plus directement les textes d'histoire du secondaire, certaines différences sautent aux yeux :

1.° L'arabisation est totale en Syrie. En Tunisie, elle est encore en cours, bien qu'il y ait aussi une tunisification des livres en français, en fonction de l'option bilingue du pays. L'arabisation atteindrait l'année dernière un 52 % ou 60 % dans le primaire, selon la façon de calculer le nombre de livres ou de matières (4). Pour le secondaire, l'arabisation n'atteint que le 14 %, mais la tunisification des textes dépasse le 30 %. Dans le secondaire, les livres d'histoire et de géographie sont en préparation, car leur manque se fait sentir (5). Mais je laisse sur ce point la parole à nos collègues tunisiens ici présents, car plusieurs d'entre eux participent directement à la tunisification des textes.

2.° La tunisification des manuels, c'est-à-dire, l'accent mis sur l'aspect tunisien de la vision du monde qu'ils inculquent, est moins sensible que la volonté évidente des manuels syriens de permettre aux citoyens arabes syriens de se situer dans le monde comme syriens, appartenant au monde arabe et au Tiers-Monde, en proie aux problèmes de l'indépendance, de l'impérialisme et du sous-développement. Les manuels tunisiens sont moins « politisés » et recherchent surtout la connaissance objectivisante des circonstances géographiques et historiques, en suivant de près le point de vue européen sur le passé. D'où la différence en importance accordée — par exemple — aux livres de géographie, où s'établit, en fait, la base de toute connaissance et de toute prise de position avec les pays contemporains et les faits politiques de chaque jour.

3.° Il y a un trait commun à ces deux pays arabes, qu'on ne trouve presque pas en Espagne : le travail en équipe. Tous les manuels arabes sont le fait de plusieurs auteurs, choisis et contrôlés de près par le ministère de l'Éducation Nationale. Le résultat voulu est tout à fait réussi : on remarque

(3) EPALZA, M. de: *España y su historia vista por los árabes actuales (A partir de los textos de enseñanza media de Siria)*, «Al-Menara» (Madrid), 2 (1972), 53-108.

(4) A partir de la liste des livres autorisés par le Ministère de l'Éducation Nationale, publiée par «La Presse» (Tunis) du 3-VIII-1971.

(5) Cf. article critique *Le manuel scolaire dans l'enseignement secondaire*, «L'Action», supplément littéraire, 16-17 avril 1972.

un travail de création et d'adaptation beaucoup plus important dans les manuels arabes que dans les espagnols, qui sont beaucoup plus traditionnels et stéréotypés. Ceci correspond très bien aussi à la société espagnole, actuellement très traditionnelle et stable dans sa vision du monde et de son histoire, tandis que les pays arabes ont une nouvelle situation et réinterprétation de leur passé à assumer, collectivement et vite.

Je vais, donc, passer à vous exprimer quelques réflexions sur l'histoire d'Espagne, vue par les manuels du secondaire arabe, en trois points :

- 1.° L'histoire de l'Espagne, vue par les manuels arabes.
- 2.° Ce que représente ce point de vue, au niveau anthropologique.
- 3.° Des suggestions pour la réforme des manuels du secondaire espagnol, en ce qui concerne l'histoire arabe médiévale.

1.° L'HISTOIRE D'ESPAGNE, VUE PAR LES MANUELS ARABES.

L'histoire de l'Espagne, vue par ces manuels, se résume de la façon suivante :

La préhistoire, c'est la pré-civilisation, c'est le chaos d'où tous les peuples sont sortis vers la civilisation. On n'y distingue pas les pays. Certains manuels tunisiens suppriment même l'étude de cette période. Pour les manuels syriens, c'est surtout la civilisation arabe sémite, issue du Proche Orient, qui éclaire l'humanité. Elle comprend, entre autre, toute la Méditerranée actuelle, par l'action des Phéniciens et des Carthaginois. C'est ainsi que se tisse le premier lien entre l'Espagne et le monde arabe actuel. C'est ainsi que l'Espagne est englobée dans un courant d'influences de l'Orient sur l'Occident, qui se présentent comme les antécédents directs de l'expansion arabe. Les tunisiens reconnaissent bien l'apport de l'Orient, mais sont plus discrets quant à l'influence de Carthage sur la civilisation méditerranéenne.

L'expansion arabe est rendue possible grâce à la guerre de libération des peuples opprimés par les empires romano-byzantin et les royaumes barbares. C'est de cette façon qu'est présentée la situation espagnole avant l'épopée de la conquête libératrice de Ṭāriq ben Ziyād et Musà ben Nuṣayr. L'Espagne passe ainsi —aux yeux des auteurs des livres de texte syriens— de la préhistoire à être une province de l'Empire romaine opprimée par les barbares et enfin libérée par les arabes, qui l'intègrent à la période de splendeur de leur empire et de leur civilisation. Les tunisiens, par contre, mettent plus en valeur leur passé romain, mais ne font presque aucune allusion aux

liens tissés avec l'Espagne pendant la période des Romains, des Vandales ou des Barbares en général.

Il est évident que la période arabe occupe la partie la plus importante dans les références à l'Espagne des manuels arabes d'histoire, en littérature et de géographie en général. J'ai étudié dans l'article déjà cité toutes les données politiques qui y figurent. Mais je voudrais reprendre ici, du point de vue de la civilisation, les quatre principes fondamentaux qui sont sous-jacents à tous les renseignements particuliers sur l'Al-Andalus arabe. Ce serait, par ordre d'importance:

a) La science et la philosophie hispano-arabe sont à l'origine du progrès moderne.

b) Les monuments arabes sont une présence arabe dans l'Espagne actuelle.

c) La littérature hispano-arabe est une présence andalouse dans la civilisation arabe.

d) La splendeur de la civilisation arabe (sociale, politique, religieuse, culturelle) justifie la souveraineté arabe sur Al-Andalus au Moyen-Age.

a) *La science et la philosophie hispano-arabes sont à l'origine du progrès moderne*

C'est un point fondamental pour les Arabes d'aujourd'hui et pour leurs livres de texte: l'apport arabe a été fondamental à l'origine de la civilisation occidentale et de la technique moderne. Les arabes n'ont pas fait que transmettre la science arabe: ils ont créé des connaissances nouvelles en technique et en science (astronomie, physique, médecine, agronomie, biologie et botanique, géographie, philosophie, etc.). Cette révélation civilisatrice est une réponse profonde du peuple arabe au déficit que la civilisation occidentale suppose pour les pays sous-développés, surtout si on considère que les pays colonisateurs se sont présentés à eux comme civilisateurs pour justifier leur occupation coloniale.

Dans ce sens, Al-Andalus apparaît comme un des courants de culture les plus importants du Moyen-Age, avec les Croisades et la Sicile. C'est le plus important aux yeux des manuels syriens, tandis que les tunisiens mettent en relief les Croisades, peut-être par influence française. On voit en particulier cet aspect dans les derniers chapitres de plusieurs livres syriens qui ont pour titre: «Importance des arabes dans la civilisation européenne».

b) *Les monuments arabes sont une présence arabe dans l'Espagne actuelle*

Pour les arabes en général et pour ces livres de texte en particulier, les monuments conservés en Espagne —qui sont parmi les plus beaux monuments anciens de la civilisation arabe— perpétuent la présence arabe en Espagne: ils rappellent aux Arabes les liens qui les unissent à cette terre et à ce peuple. Ils sont aussi un rappel, pour les espagnols, de leur origine arabe et de leur lien profond avec cette culture et avec le monde arabe actuel. Voici le sens profond de l'évocation répétée des monuments d'Al-Andalus comme témoins de la civilisation arabe en Espagne. On pourrait aussi y ajouter les références aux restes arabes dans la langue, la littérature et les coutumes espagnoles.

c) *La littérature hispano-arabe est une présence andalouse dans la civilisation arabe*

Par contre, tous les aspects littéraires de la civilisation hispano-arabe ne présentent aucune référence à l'Espagne actuelle. C'est une affaire interne de la civilisation arabe, C'est un important chapitre de sa littérature, avec des éléments originaux et riches.

d) *La splendeur de la civilisation arabe (sociale, politique, religieuse, culturelle) justifie la souveraineté arabe sur Al-Andalus au Moyen-Age*

Finalement, la civilisation andalouse est présentée sous tous ses aspects comme un progrès social et religieux, spécialement à cause de sa tolérance religieuse et de ses réussites économiques. L'époque oméyade, en particulier, apparaît comme un phare de civilisation, face à l'Europe barbare du haut Moyen-Age.

Je crois qu'il faut situer ces informations dans un contexte très particulier de revendication du droit à la conquête de l'Espagne et du Sud de l'Europe par les Arabes, au nom de la dialectique «civilisatrice» qui a justifié de nos jours la colonisation européenne au nom de la «Civilisation». Et on fait remarquer à plusieurs reprises que les royaumes chrétiens du nord de l'Espagne n'avaient pas traité les Arabes avec la même tolérance dont ceux-ci avaient fait preuve lors de leur conquête. Il faudrait voir ici le refus d'octroyer à ces «re-conquérants» l'argument de la fonction civilisatrice qui justifie pour les Arabes certaines actions militaires.

Car l'ensemble de la vision de ces textes est souvent empreint de notes nostalgiques. On y compare Al-Andalus au «Paradis perdu», phare ou flambeau de la culture, avec ses jardins embaumés, sa poésie raffinée et sa nature enchanteresse..., même quand on parle de sa production agricole moderne.

Pour la période post-médiévale, on trouve dans les livres de textes plusieurs chapitres importants, avant d'arriver à la période moderne.

On fait remarquer, en premier lieu, l'importance de l'apport médiéval arabe au grand mouvement moderne de la Renaissance. Cet apport est passé surtout par l'Espagne, comme nous l'avons vu plus haut, bien que les manuels tunisiens insistent plus, ici aussi, sur les Croisades, peut-être par influence française. C'est ainsi que l'Espagne figure, de nouveau, comme une partie spécifique, à composante arabe prononcée, parmi les sources de la civilisation moderne, à côté des arabes. Ceci laisse supposer que les arabes semblent partager avec les espagnols la nostalgie de voir que cette civilisation moderne, d'origine arabe, n'a eu son évolution et sa splendeur actuelle qu'en dehors de son lieu d'origine, actuellement des pays sous-développés, comme l'Espagne et les pays arabes. D'où la surprise de beaucoup d'Arabes lorsqu'ils viennent en Espagne et constatent que ce mythe ne correspond pas entièrement à la réalité: les Espagnols ont un niveau de vie européen, bien qu'inférieur aux autres pays riches du continent, et ils n'ont presque aucune conscience de leur apport à la civilisation européenne, au moyen-âge et à l'époque moderne.

Un autre sujet fait l'objet d'une révision historique importante. L'Espagne serait, selon ces textes, la cause principale de l'occupation turque du Maghreb, à cause de sa politique d'expansion méditerranéenne et de l'occupation des principaux ports du Maghreb, ce qui obligea les dirigeants du Maghreb à faire appel aux Turcs pour équilibrer cette situation. Les conséquences sont douloureusement senties par les Arabes actuels: siècles d'occupation turque —considérée comme néfaste par les arabes et antécédent direct de la situation coloniale moderne—; coupure du monde arabe de l'évolution européenne moderne, ce qui n'avait pas été le cas pendant le Moyen-Age, en partie grâce à l'Espagne; difficultés de communication, commerce et échanges en Méditerranée, etc. L'insécurité de la navigation en Méditerranée aurait obligé le Maghreb à se replier sur lui-même et à se réfugier dans ses hautes terres de l'intérieur, sans l'ouverture aux autres civilisations enrichissantes, qui ont été toujours mutuellement fécondes dans l'histoire de cette mer intérieure. L'image néfaste de l'occupation du Maghreb par les Espagnols, puis par les Turcs, est —évidemment— plus explicite dans les manuels tunisiens, qui

insistent moins sur le fanatisme religieux des Espagnols, que sur les motivations politiques et commerciales.

L'Espagne figure aussi, dans ces textes, avec le Portugal, comme un pays de découvertes géographiques. Ces découvertes sont vues sous un aspect positif, malgré le regret de voir ainsi s'éloigner du monde arabe les grands courants mondiaux (route des épices, relations avec l'Inde et l'Orient). Dans les livres syriens il y a aussi une nette condamnation de la colonisation qui suivit l'ère des découvertes. Mais l'Espagne y est curieusement préservée, grâce à la distinction entre pays découvreurs (Espagne et Portugal) et pays colonisateurs, à partir du XIX^e siècle, où l'Espagne ne figure généralement plus, sauf dans le chapitre spécial consacré à l'évolution socio-politique de l'Amérique latine, où on mentionne les aspects les moins honorables de la colonisation espagnole.

Evidemment, l'occupation espagnole du Maroc occupe une place importante dans la présentation de la politique espagnole des temps modernes, même si l'initiative de l'intervention armée est attribuées par tous les manuels à la France. L'occupation actuelle de territoires africains, spécialement arabes, fait l'objet de brèves mentions, très mitigées et sans proportion avec les condamnations des colonisations des autres pays européens, ou de l'impérialisme américain ou du sionisme.

Par ailleurs, les informations sur l'évolution de l'Espagne à partir du XV^e siècle sont minimes, puisque l'évolution n'y figure que pour l'apport scientifique, et que les aspects politiques, religieux ou culturels —dans lesquels l'Espagne au eu un grand rôle au XVI^e et XVII^e siècle— n'y figurent presque pas. De toute façon, l'intérêt qu'y portent nos textes est absolument sans commune mesure avec l'intérêt et la valeur attribuée à l'Espagne médiévale, Al-Andalus arabe.

Ce panorama historique explique et permet d'aborder, finalement, la vision de l'Espagne actuelle dans les livres de texte, principalement ceux de géographie. Dans textes principaux syriens, l'Espagne occupe un poste de choix dans l'ordre des pays européens choisis, tout de suite après l'Angleterre et la France. On y trouve les principales données de géographie physique et humaine les plus élémentaires, mais la vision de l'Espagne est commandée parfois par son passé arabe: on fait l'éloge de son agriculture (vision paradisiaque et littéraire du jardin d'Al-Andalus) et on fait le choix des villes en fonction de leur passé médiéval, sauf pour Madrid et Barcelone (mais on parle de Madrid pour mentionner la bibliothèque arabe de l'Escorial). On situe l'Espagne parmi les pays capitalistes (mais pas parmi ceux qui soutiennent le sionisme), à régime dictatorial, dont la langue, parlée aussi en

Amérique du Sud, est une langue des plus répandues dans le monde. On fait l'éloge du tourisme et on ne reproduit aucune illustration des aspects industriels ou agricoles du pays, comme c'est le cas pour tous les autres: 60 % des photos, dans les manuels syriens, concernent les monuments arabes d'Espagne. Les manuels tunisiens en français donnent très peu d'importance à l'Espagne moderne, même si nous les comparons à leurs équivalents algériens, remarquablement précis sur l'évolution de l'Espagne depuis le XIXe siècle.

Pour la Tunisie, on peut remarquer, à toutes les époques, que les liens entre les deux pays doivent beaucoup plus au voisinage géographique qu'à des situations ou des relations communes, ce qui n'est pas le cas —paradoxalement— pour les liens qui unissent la Tunisie à la France (aglabites et rois francs, croisades, Louis IX...). L'Italie n'existe presque pas pour les manuels tunisiens et Al-Andalus n'y figure que très rarement, ce qui enlève une partie des critiques que les manuels syriens ne ménagent pas au fanatisme des Espagnols pendant la «Reconquista».

Cette vue panoramique nous permet de situer la vision de l'Espagne généralisée en Syrie et partielle en Tunisie, celle-ci ayant trois composantes spécifiques: la proximité géographique, au Nord du même bassin méditerranéen; l'occupation de Charles-Quint et l'émigration des Moriscos Andalous au XVIIe siècle.

A cette vision générale des livres de texte scolaires s'ajoute une autre: celle de la presse et des mass-média: l'Espagne touristique, les procès politiques, son appui aux arabes, les divers déplacements de personnalités politiques, les taureaux et le folklore, des événements d'actualité. C'est sur ce double fond, fourni par l'éducation de base et l'information, que se situent les expériences personnelles des arabes syriens et tunisiens et la place de l'Espagne et des Espagnols dans leur vision du monde.

2.° CE QUE REPRÉSENTE CE POINT DE VUE, AU NIVEAU ANTHROPOLOGIQUE.

Ce bref aperçu des notions d'histoire d'Espagne qui sont enseignées dans les livres scolaires nous porte à quelques réflexions, très simples, sur le rôle de l'histoire au niveau de l'enseignement secondaire. On les trouve d'ailleurs plus ou moins exprimées dans les préfaces des livres ou dans les directives des Ministères de l'Education Nationale.

Nous voyons, donc, que l'histoire, comme science et comme enseignement, est en même temps quelque chose d'objectif et de subjectif: objectif

par son fondement (ce qui s'est passé), subjectif par sa façon d'être vécue, de représenter un intérêt vivant pour nous. C'est aussi et surtout une façon de voir et de vivre une partie de la réalité, le passé.

C'est dans ce sens que le but des historiens dans leurs publications érudites diffère un peu de celui des livres de texte scolaires. Les historiens visent surtout à savoir et comprendre ce qui s'est passé; les livres scolaires cherchent à informer le futur citoyen adulte sur l'essentiel du passé collectif de la communauté, dont il a besoin pour vivre en société.

C'est ainsi que l'enseignement de l'histoire dans le secondaire a une portée éminemment initiatique, ce qui n'enlève rien à l'objectivité des connaissances qui sont transmises. C'est un choix, une sélection vitale dans la réalité du passé. C'est une initiation à ce que le citoyen moyen doit savoir pour vivre dans la société arabe, espagnole et internationale de 1972 et des années voisines, antérieures et futures.

La vision arabe de l'Espagne constitue, donc, selon les textes que nous avons analysés, une initiation aux relations entre nos deux pays, initiation d'autant plus importante qu'elle est diffusée, par les méthodes scolaires, dans de très grandes couches de la société. Cette initiation viserait, en gros, à manifester une sympathie particulière pour l'Espagne, avec des éléments critiques mitigés.

La sympathie est provoquée:

- a) par un passé commun, surtout arabe. C'est l'élément fondamental;
- b) par la proximité géographique;
- c) par certaines ressemblances structurelles.

Elle est mitigée:

- a) par le caractère européen de l'Espagne, bien qu'elle soit considérée comme un des pays les plus proches aux arabes;
- b) par son passé belliqueux au Moyen-Age et ses activités coloniales à l'époque moderne;
- c) par sa relative pauvreté actuelle et son système économique et socio-politique relativement arriéré.

Evidemment, cette initiation ou cet enseignement initiatique tend à donner à des générations entières d'Arabes des comportements envers l'Espagne et tout ce qui est espagnol, en fonction de ces données vivantes de base.

3.° DES SUGGESTIONS POUR LA RÉFORME DES MANUELS DU SECONDAIRE ESPAGNOL, EN CE QUI CONCERNE L'HISTOIRE DE L'ESPAGNE MÉDIÉVALE.

Mais mon but n'est pas de critiquer les livres de texte arabes. C'est pour les livres de texte espagnols que je vous parle. N'y aurait-il pas une réforme sérieuse à faire, chez nous, pour la présentation de l'histoire de l'Espagne médiévale et moderne, en fonction d'une éducation à l'amitié entre Espagnols et Arabes? Entre collègues spécialisés dans l'histoire d'Al-Andalus, nous devrions peut-être collaborer pour créer et expliquer, d'une façon scientifique et sérieuse, les schémas ou les éléments du passé espagnols susceptibles d'être féconds pour une amitié profonde entre Espagnols et Arabes. C'est fondamental. Les arabisants espagnols, dont l'histoire a fait l'objet de plusieurs livres importants, ces derniers temps (6), ont lutté, depuis un siècle et demi, pour que l'élément arabe de notre passé soit reconnu comme une réalité intégrante de notre vie nationale. Nous sommes ainsi passés —je schématise— de la situation de la fin du Moyen-Age (les Arabes et l'Islam, c'est l'ennemi conquérant, enfin vaincu et chassé; c'est le mal) à une intégration progressive des valeurs arabes de notre passé, en partie et du moins au niveau culturel.

Mais il y a beaucoup de progrès à faire, surtout pour faire sauter le schéma trop simple de l'opposition militaire, politique et religieuse entre «moros y cristianos», dont les répercussions sur le comportement espagnol sont aussi nombreuses que néfastes. J'en énumère quelques unes, au niveau de l'éducation des Espagnols:

a) Cela maintient un binôme moral, «les bons» et «les méchants», appliqué à la vie sociale, ce qui ne facilite pas les rapports politiques et sociaux.

b) Ce binôme est aussi à la base d'un certain exclusivisme espagnol, basé sur l'histoire nationale, dont le sens de l'orthodoxie et la xénophobie avec conscience de supériorité sont des manifestations régulières des plus désagréables et constantes.

c) L'opposition nord-sud, que le binôme «moros-cristianos» véhicule, s'étend facilement au Maghreb, qui est considéré mythiquement comme une source de danger ou d'anti-espagnolisme, au lieu de participer à un axe

(6) En particulier MONROE, J. T.: *Islam and the Arabs in Spanish scholarship*, E. J. Brill, Leiden, 1970, et MANZANARES DE CIRRE, M.: *Arabistas españoles del siglo XIX*, Instituto Hispano-Arabe de Cultura, Madrid, 1972.

nord-sud d'amitié et d'influences mutuelles, comme tâchent de le montrer les arabisants espagnols et surtout les africanistes (7).

d) Le binôme «moros-cristianos» comporte aussi une charge religieuse et un blocage de tout un système, sous une étiquette religieuse, ce qui ne facilite pas les rapports réels entre Arabes et Espagnols et des Espagnols entre eux, rapports qui sont et ont été très variés.

Comme un exemple de que qu'on pourrait envisager pour l'enseignement de l'histoire, en tachant de rompre avec le dualisme «moros-cristianos», je me permet —à titre d'hypothèse— de vous présenter un «module» historique sur l'évolution des rapports politiques dans la péninsule au Moyen-Age. A nous tous d'en voir les avantages opérationnels, au niveau de la compréhension de notre histoire et de l'enseignement historique.

Il y aurait trois grandes périodes dans l'évolution politique de la péninsule:

- 1.° *Une Espagne unifiée* (du VIII^e au Xe siècle).
- 2.° *Une Espagne fractionnée* (XI^e siècle).
- 3.° *Une Espagne bipolaire* (à partir du 3^e tiers du XI^e siècle).

1.° *Une Espagne unifiée*, par le pouvoir politique de Cordoue, auquel s'opposent les forces centrifuges des régions et des personnages. Ces luttes ou forces représentent des tensions perpétuelles dans la politique péninsulaire. Il est normal que les royaumes les plus éloignés du centre, qui sont les royaumes du nord d'origine visigothique et chrétienne plus accentué, soient les premiers ennemis des émirs puis califes de Cordoue, mais la religion n'a pas beaucoup d'importance car ce phénomène se trouve aussi à Bobastro, Tolède, Badajoz et d'autres endroits d'Al-Andalus, avec des dirigeants dont la religion n'est presque pas significative du point de vue politique, si ce n'est pour les historiens contemporains, arabes ou latins, qui sont avant tout des théologiens, qui ne disposent pour l'analyse des phénomènes politiques que d'un vocabulaire religieux. Mais on fait, du point de vue politique et militaire, c'est la tension centralisme-régionalisme qui domine le pays, et non pas les problèmes idéologiques ou religieux.

2.° *Une Espagne fractionnée*, celles des mulūk al-ṭawā'if, mais aussi des royaumes du nord divisés, malgré les tentatives de la Navarre, puis du Léon et de la Castille, d'unification politique sous le titre d'Empereur d'Espagne. Les luttes politiques sont des luttes d'influences et de déprédation, et non pas des guerres religieuses, comme nous le montre fort bien l'histoire

(7) *Africanismo español*, Instituto de Estudios Africanos, Madrid, 1971.

réelle du Cid et les alliances entre princes de tout bord. Il n'y a pas, non plus, du point de vue politique, deux blocs, mais une pléyade de centres politiques, qui naissent et meurent, s'allient et s'entredéchirent.

3.° *Une Espagne bipolaire*, où se réalise de plus en plus le blocage politico-lingüistique-religieux, même et le pluralisme culturel devait durer encore au moins deux siècles dans la péninsule. Ce blocage est le fruit de tensions internes en Espagne et de la prépondérance des éléments «cléricaux», c'est vrai, mais il ne fut possible que par l'action de deux grands mouvements politico-religieux, venus de l'extérieur: l'esprit européen des croisades, répandu par l'influence de Cluny et la réforme grégorienne, au nord; par l'esprit de guerre religieuse des chevaliers almoravides, puis almohades, au sud. Ces deux mouvements de chevaliers-moines ont bloqué la lutte politique et la lutte religieuse, pour presque tout le reste du Moyen-Age et l'époque moderne. Ils ont contribué à faire prévaloir encore d'avantage, dans les textes des historiens et dans la conscience des deux peuples, musulman et chrétien, l'interprétation théologique des réalités politiques. Et c'est cette interprétation que les livres scolaires —il est vrai, de plus en plus étoffés— contribuent à diffuser de nos jours, parmi les Espagnols, et aussi parmi les Arabes.

Voici un «module» d'histoire politique de l'Espagne médiévale qui pourrait être fécond pour la compréhension de l'histoire d'Al-Andalus et pour l'éducation historique de nos compatriotes. J'y vois des avantages certains.

1.° Il explique les phénomènes politiques par des dynamiques politiques, et non pas surtout par les superstructures conceptuelles, d'origine théologique, de nos sources médiévales, qui rendent mal les réalités qui sont à la base des situations politiques et militaires.

2.° Cela permet de situer l'origine de la «Reconquista» et de ne pas la considérer comme attitude initiale et fondamentale de l'Espagne, qui aurait créé dès le début une inimitié éternelle entre chrétiens et musulmans, arabisés et latinisés.

3.° Cela explique bien mieux les nombreux cas, apparemment «étranges», de tolérance religieuse, de situation de faveur des mozarabes (chrétiens arabisés), des alliances entre souverains de tout bord, des randonnées et des activités politiques du Cid.

4.° Cela explique aussi le milieu politique où les importants échanges culturels ont pu avoir lieu, même après le XIème siècle, dans des villes

comme Tolède où l'esprit et la situation sociale antérieure avait pu se maintenir (8).

5.^o Cela nous pousse, surtout, à savoir séparer, dans les textes de nos sources, la réalité politique espagnole de ses expressions contemporaines au niveau du peuple et, surtout, au niveau des écrivains, tous des «clercs» à tendance théologisante. Leur bagage conceptuel ne leur permettait pas, souvent, une analyse politique (ni économique, ni sociale...) de la réalité politique qu'ils vivaient. Notre critique textuelle doit y suppléer, comme elle le fait dans d'autres domaines où nous savons extraire des sources les données que nous interprétons selon les techniques historiques bien plus avancées que nous possédons maintenant.

Du point de vue pédagogique, on devrait ajouter, en outre, les raisons suivantes:

1.^o Cela permettrait d'assumer mieux notre passé arabe, en diminuant le plus possible le réflexe de rejet, provoqué par la «lutte séculaire de l'ennemi de notre foi», lieu commun du nationalisme et de la xénophobie espagnole.

2.^o Cela éduquerait nos concitoyens à une saine liberté religieuse, car le blocage actuel «espagnol et catholique», comme un élément essentiel de l'Espagne, a son origine principalement dans la lutte fanatique pour exclure l'Islam de la péninsule ibérique.

3.^o Cela éduquerait aussi les petits espagnols à un pluralisme politique et idéologique, sans les exclusivismes qui rendent souvent si dure notre «convivencia» nationale. En effet, notre schéma «les bons - les méchants» trouve un antécédent facile dans la lutte victorieuse des «cristianos» contre les «moros».

4.^o Cela permettrait de considérer le monde arabo-musulman comme un ensemble ami, dont d'Espagne a été un élément, comme elle l'a été de l'empire romain (ce qui nous fait regarder avec sympathie le monde méditerranéen), du continent européen (ce qui nous crée des attaches avec l'Europe actuelle) et de l'Amérique de langue espagnole (dont nous nous sentons vraiment frères).

Est-ce une simple hypothèse de travail? Un programme de travail? A nous tous d'en juger, historiens des deux pays, historiens espagnols et historiens arabes, ici réunis.

M. DE EPALZA

(8) Cf. CASCIARO, J. M.: *El diálogo teológico de Santo Tomás con musulmanes y judíos. El tema de la profecía y la revelación*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1969.